Aide à la prédication
Dimanche des Rameaux
29 mars 2026
Marc 14, 1-9

Jean-Matthieu Thallinger
Consistoire de Riquewhir

Texte du péricope

1 La fête de Pâque et des pains sans levain devait avoir lieu deux jours après. Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchaient les moyens d'arrêter Jésus par ruse, et de le faire mourir. 2 Car ils disaient : « Que ce ne soit pas pendant la fête, afin qu'il n'y ait pas de tumulte parmi le peuple ».
3 Comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le lépreux, une femme entra, pendant qu'il se trouvait à table. Elle tenait un vase d'albâtre, qui renfermait un parfum de nard pur de grand prix ; et, ayant rompu le vase, elle répandit le parfum sur la tête de Jésus. 4 Quelques-uns exprimèrent entre eux leur indignation : « À quoi bon perdre ce parfum ? 5 On aurait pu le vendre plus de trois cents deniers, et les donner aux pauvres ». Et ils s'irritaient contre cette femme. 6 Mais Jésus dit: « Laissez-la. Pourquoi lui faites-vous de la peine ? Elle a fait une bonne action à mon égard ; 7 car vous avez toujours les pauvres avec vous, et vous pouvez leur faire du bien quand vous voulez, mais vous ne m'avez pas toujours. 8 Elle a fait ce qu'elle a pu ; elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture. 9 Je vous le dis en vérité, partout où la bonne nouvelle sera prêchée, dans le monde entier, on racontera aussi en mémoire de cette femme ce qu'elle a fait ».

Nous sommes entrés depuis peu dans la saison du printemps. La terre s'est réveillée, comme Lazare. Dans la narration de Jean, le récit de l'onction suit immédiatement celui de la résurrection de Lazare, et l'événement a lieu dans la même maison de Marthe et Marie. Lazare est présent à table et c'est sa sœur Marie qui verse le parfum.
Marc déplace le contexte, Marie n'est plus citée, c'est une femme anonyme qui versera le parfum ; nous sommes chez Simon le Lépreux. Nous ne savons rien de lui. Certains ont glosé : il pourrait être le père de Lazare, pour unifier les récits de Marc et Jean. D'autres ont présumé qu'il était un lépreux guéri par Jésus. Nous n'avons aucun élément pour discerner.
Mais nous constatons que la mise en scène de Marc crée une ambiance plus dramatique. Le geste de l'onction est placé entre l'introduction qui évoque la hiérarchie religieuse qui cherche à se débarrasser de Jésus, le reniement de Pierre et la trahison de Judas. Que l'événement se produise dans la maison d'un lépreux, d'un exclu, renforce le contraste avec ceux qui complotent la mort de Jésus.

Ce qui est commun dans les deux versions du récit, c'est que le geste préfigure la mort de Jésus : *"elle a d'avance embaumé mon corps pour la sépulture".*

Revenons au printemps. Le mois de mars est dédié depuis le milieu des années 90 à la poésie avec l'organisation du *Printemps de la poésie*.
Qu'est-ce que la poésie ? Ce sont des mots qui disent plus que les mots. Des mots qui contiennent un potentiel qui ne demande qu'à éclore. Comme la terre au sortir de l'hiver.
Comme la Bible. Qui n'est faite que de mots, que de récits, mais qui disent plus qu'ils ne disent.

Le premier des poètes d'ailleurs, c'est Dieu.
Nous connaissons les mots qui ouvrent l'Évangile de Jean.
Au commencement était la Parole. Et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu.
Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.

Ils consacrent la naissance de la poésie.
Comme le disait Alexandre Vinet, théologien protestant du XIXème siècle (1787-1847) : *« La Bible est nécessairement poétique, la vérité revêtue de la parole humaine est nécessairement de la poésie. »*
Dieu a besoin des mots humains pour créer le monde, les humains ont besoin des mots pour parler de Dieu. Ces mots, qui disent plus que les mots, c'est ce qu'on appelle la "poésie".
Tous nos cultes ne sont-ils pas "poésie", ou ne devraient-ils pas l'être ? Un culte, ce n'est pas un discours sur Dieu, ni un discours sur le monde mais une poésie qui dit plus que ce que les mots disent.

Aujourd'hui, nous regardons le geste de cette femme. Un geste dont Jésus dit qu'on se souviendrait toujours. Un geste qui dit plus que ce que nous voyons et lisons.
Un geste bien incongru pourtant.

L'Évangile contre les mathématiques

Le parfum valait trois cents pièces d'argent, que l'on aurait pu donner aux pauvres.
C'est à peu près le salaire annuel d'un ouvrier agricole. Ou, si vous aimez les chiffres, avec 200 pièces d'argent, on pouvait nourrir de pain 5000 personnes, est-il dit lors de la multiplication des pains. Avec 300, cela ferait donc 7500 personnes. 300 pièces, ce serait donc environ la ration de pain pour nourrir une personne pendant 10 ans. En euros actuels, si vous achetez votre pain chez Lidl, cela devrait vous faire environ 10 000 euros, et, si on compte cela en valeur de salaire journalier au SMIC, autour de 15000 euros.
Comme dans le récit de la veuve qui mettait ses deux sous dans le tronc du temple, Jésus fait éclater la calculatrice qui est dans nos têtes et qui habite nos âmes. *« Laissez-la, pourquoi la tracasser ? C'est une bonne œuvre qu'elle vient d'accomplir à mon égard ».*

Au-delà du chiffre, Marc et Jean insistent sur le mot grec *apoleia* (gaspillage, perte totale, destruction). C'est le même mot utilisé pour désigner la perdition. Les disciples et Judas voient une perte économique scandaleuse. Jésus voit un don absolu, sans retour, sans calcul. Ce qui est précisément la logique de ce qui va suivre dans la Passion.
L'évangile ne se calcule pas, ne se mesure pas, ne s'évalue pas, ne s'achète pas, n'offre aucun bénéfice matériel.

Un verset du *Cantique des* cantiques (8,7) dit : « *Imaginons quelqu'un qui offrirait tous les biens de sa maison pour acheter l'amour : il ne manquerait pas d'être ridicule.* »

Le message de l'évangile est la gratuité, le non-calcul.

Nous vivons dans la société la plus prospère qu'il ait été donné de connaître dans l'histoire humaine. Pensez-vous que nous vivions dans la société la plus heureuse ? Je ne dis pas que des sociétés qui aient vécu la pénurie aient été plus heureuses. Je dis que ce n'est pas là l'essentiel. Ce n'est pas ce dont se préoccupe premièrement l'Évangile.
L'évangile ne va pas remplir nos poches, payer nos impôts, même pas éradiquer la pauvreté : « Des pauvres, il y en aura toujours » disait Jésus. L'évangile ne va pas t'empêcher de tomber malade, ni de mourir un jour.

Thomas Mann disait quant à lui : « Oh ! l'amour n'est rien, s'il n'est pas de folie, une chose insensée, défendue et une aventure dans le mal. Autrement, c'est une banalité agréable, bonne pour en faire de petites chansons paisibles dans les plaines. » (*La Montagne magique,* 1924)

Judas, les disciples, nous-mêmes aspirons à ces "petites chansons paisibles dans les plaines" : un amour raisonnable, calculé, qui ne gaspille pas.
C'est joli, confortable, mais ce n'est pas l'Evangile, ce scandale et cette folie pour les gens raisonnables.

Un geste-parole prophétique

Nous connaissons la notion de parole *performative*.
Des paroles qui créent ce qu'elles disent. La parole performative absolue étant le dire de Dieu au moment de la création : "Que la lumière soit et la lumière fut".

On pourrait aussi parler de paroles poétiques, considérant que, justement, le mot poésie vient ποιεῖν (*poiein*), faire, produire. La Parole divine, comme la poésie, font surgir un monde qui n'existait pas.
C'est le mode privilégié de notre lecture biblique.
La Bible, ce ne sont pas d'abord des discours, mais des annonces prophétiques, des paroles qui créent des gestes, des gestes qui créent des paroles, de la poésie qui fait naître ce qui n'est pas.

Dans la pensée hébraïque, la parole (*dabar*) n'est pas seulement un son, c'est un événement. Lorsque le prophète accomplit une action symbolique, il crée ce qui va advenir.

On en connaît plusieurs exemples bibliques :

- Ézéchiel reste couché sur le côté pendant 390 et 40 jours, puis mange du pain cuit sur des excréments humains pour annoncer l'exil et la déportation (*Ezéchiel 4*)
- Esaïe marche nu et pieds nus pendant trois ans pour s'opposer à l'alliance avec l'Egypte (*ch. 20*)
- Osée épouse Gomer, une prostituée ; pour incarner l'infidélité d'Israël.
- Jérémie brise une cruche d'argile (*ch. 19*), porte et brise un joug de bois (*ch. 27-28*), pour signifier la déroute et l'esclavage, puis achète un champ à Anathoth pour annoncer la restauration future (*ch. 32*)

Ce type de gestes qui parlent se trouvent aussi hors de la Bible, dans l'Antiquité grecque comme dans l'histoire du christianisme.

Le plus illustre fut peut-être **Diogène**. Diogène faisait partie de l'école des philosophes cyniques. Cyniques, le mot vient de chien, parce qu'ils disaient vivre comme des chiens.
Diogène est connu pour avoir vécu dans un tonneau, sans rien posséder sinon une écuelle pour boire. Jusqu'au jour où il vit un enfant boire dans le creux de ses mains. Il brisa alors son écuelle : l'enfant lui avait appris qu'il possédait encore trop. Il se promenait aussi en plein jour avec une lanterne allumée. Quand on lui demandait pourquoi, il répondait : « Je cherche un homme. » Un homme vraiment libre, vraiment honnête. Il n'en trouva pas.
Sa rencontre avec Alexandre le Grand fut aussi mémorable. Alexandre était à l'apogée de sa puissance, conquérant de tout le monde connu, il vint rendre visite à Diogène qui était allongé au soleil. Impressionné par la réputation du philosophe, il se pencha vers lui et dit : *« Je suis Alexandre le Grand. Demande-moi ce que tu veux, je te l'accorderai. »*
Diogène répondit : *« Ôte-toi de mon soleil ».*
Alexandre aurait dit un peu plus tard: *« Si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène. »*

Le christianisme connaît aussi nombre de personnages libres de ce type. Notamment en Orient, où s'est développée la tradition des « fols en Christ » (les fous en Christ).

Les fols en Christ

Parmi les plus fameux, il y eut **Basile le Bienheureux**, qui a donné son nom à la célèbre église aux bulbes colorés de la place Rouge à Moscou. A seize ans, il quitte tout et commence sa vie de « fol en Christ », errant nu dans les rues de Moscou, été comme hiver, ne portant que des chaînes de fer sur la peau nue. Il dormait dehors, mangeait ce qu'on lui donnait, ne cherchait aucun abri.
Ses chaînes visibles avait pour signification de montrer que les hommes portent de chaînes invisibles : nos richesses, nos statuts, nos conventions sociales, nos réputations, des chaînes que nous ne voyons pas parce que nous les appelons liberté. L'homme nu enchaîné est paradoxalement plus libre que le boyard (paysan riche) en fourrure.
Un jour de Carême, il serait allé voir le tsar Yvan le Terrible, et lui aurait offert un morceau de viande crue. Yvan dira qu'il ne mange pas de viande en Carême.
Basile lui répondit : *« Tu fais bien pire. Tu bois le sang humain. »*
Yvan, qui faisait exécuter des gens pour un regard de travers, n'osa pas toucher à Basile. Il le craignait. Il disait de lui qu'il était le seul homme qui lui disait la vérité.

Et puis il y eut **François d'Assise**, à qui l'Église catholique consacre cette année 2026, pour le 800ème anniversaire de sa mort.
François était un jeune homme riche qui abandonna tous ses biens. Dans sa biographie, on raconte que, fils d'un riche marchand de tissus, il avait pris des étoffes précieuses dans la boutique de son père pour financer la rénovation d'une chapelle en ruines. Son père le traînera en justice. Lors du procès, il se déshabillera entièrement, déposera ses vêtements aux pieds de son père, et dira :*« Jusqu'ici j'ai appelé* Pietro Bernardone *mon père. Désormais je peux dire sans réserve :* Notre Père qui es aux cieux*, car c'est en lui que j'ai placé tout mon trésor et toute ma confiance. »* Il resta nu. En plein hiver. En public.

Ces figures religieuses sont toutes déroutantes.
Et je me dis que toute religion bien comprise doit aussi être déroutante.
L'Évangile est déroutant. L'Évangile n'est pas raisonnable.
C'est ce que je nous ne cessons cesse de redécouvrir chaque fois que je lis ou relis un texte biblique.

C'est dans cet esprit que nous pouvons situer le récit de l'onction à Béthanie, le geste de cette femme à Béthanie qui déroutera les disciples et nous déroute.

Conclusion

Il y a quelques années, Edgar Morin, philosophe, écrivain, sage de 104 ans, publiait « *Connaissance, ignorance, mystère* » (Fayard). A cette occasion le journal *La Vie* lui consacrait un article. J'en cite quelques extraits :
"Edgard Morin évoque les limites du rationalisme techno-scientifique, incapable de rendre compte de réalités essentielles, comme la vie, la poésie, la sagesse. À ses yeux, un tel « savoir humain » obscurcit notre regard sur l'univers. Non pas pour dénoncer le matérialisme mais pour nous rappeler qu'il n'est pas tout, qu'il n'est pas le cœur de l'existence. Elle est plus grande que notre intelligence.
« *Je crois*, écrit-il, *qu'il y a une potentialité créatrice dormante à l'intérieur du vivant, et qui s'éveille à un défi, un désir, une aspiration.* »
Edgar Morin prend l'exemple des reptiles devenus oiseaux. Il y voit « l'idée que l'intelligence créatrice du vivant peut inclure une « aspiration », pas forcément utilitaire. Ce pourrait être le cas de l'acquisition d'ailes apparues dans certaines espèces terrestres, comme les reptiles devenus oiseaux. Une conquête peut-être liée à « l'aspiration à expérimenter la légèreté et l'ivresse du vol ».

La métaphore du parfum de grand prix est une ode à la joie de vivre, qu'il serait absurde d'économiser. Le parfum a rempli la maison. Il a dû rester longtemps dans les vêtements, dans les cheveux, dans la mémoire de ceux qui étaient là. On ne calcule pas un parfum. On ne le raisonne pas. On le respire, on en est traversé.
C'est cela, l'Évangile. Pas une doctrine. Pas un calcul.
Un parfum répandu sans compter dans la maison d'un lépreux, à deux jours de la croix, ce n'est pas du gaspillage, c'est une invitation à nous émerveiller de la vie, à trouver en nous la joie, à laisser pousser des ailes, pour rien, juste parce que quand même, la vie c'est beau, cela sent bon.
Et que puisqu'il faut mourir, il faut aussi vivre.

Jean-Mathieu Thallinger, Consistoire de Riquewihr